

VINCENT PASCUCCI (France)

CLIP 1

Oui, d'abord je m'appelle Pascusi, nous sommes... je suis d'origine italienne, je suis né en Italie dans la région de Pesaro exactement à *St Angelo di Izola*, c'est une petite colline très belle, que j'ai eu l'occasion, quand j'étais adulte de voir où j'étais né. Mes parents sont venus en France, d'abord mon père est venu en France dans le cadre du contrat de la main d'oeuvre ouvrière qui avait été signé après la Première Guerre Mondiale entre la France et l'Italie et puis donc, ces contrats donnaient l'occasion pour les antifascistes italiens de pouvoir partir légalement, de pouvoir éviter les arrestations et de pouvoir s'expatrier légalement. Mon père, donc là je en sais pas très bien à quel moment il est venu exactement mais toute cette immigration est venue en 21 et 22, puisque moi je suis né en 1923. Je suis né et on a rejoint mon père, avec ma mère, j'avais six mois et c'est l'époque où on est venu à Nanterre. Depuis j'habite Nanterre, ça va faire 83 ans que j'habite Nanterre.

Oui mon père était communiste et antifasciste, donc y compris quand il a ensuite été ici, il a adhéré au Parti Communiste Français, une fois qu'on a été Français parce que en 1930 il a demandé la naturalisation française parce qu'il avait beaucoup de mal à trouver du travail et cela permettait de mieux pouvoir trouver du travail. Alors ma scolarisation, donc elle a été faite à Nanterre à l'école du Petit Nanterre, qui s'appelait l'école de la République et qui se trouvait donc là, à proximité de, aujourd'hui, l'école a disparu pour faire place à l'université Paris X et donc j'ai fait toute ma scolarité là jusqu'au certificat d'étude donc jusqu'à 13 ans. Mon professeur souhaitait que je continue mes études et m'avait fait, pour lui faire plaisir j'avais passer le concours pour rentrer en école complémentaire. Mais moi, mon désir n'était pas celui-là puisque d'une part nous étions, et à ce moment-là, mon frère était né, ma mère ne travaillait pas, elle était malade, elle avait besoin du docteur très souvent, elle avait une maladie de coeur et mon père n'était que manoeuvre et donc on n'était pas très riche et mon soucis c'était d'une part, de contribuer en travaillant au besoins du foyer et deuxièmement surtout, avec le temps pour moi je voulais être libre. Hein? Je voulais m'émanciper comme on dit en France, et donc j'ai commencé à travailler à 14 ans.

Oh là! Je suis tombé dans la période où il y avait la crise et j'ai connu le chômage.

En 38, 37 38 ou 39. Donc j'ai fait tous les métiers puisque je n'avais pas fait d'apprentissage, j'ai fait un peu tous les métiers, j'ai travaillé dans une usine qui fabriquait des jouets, j'ai travaillé aussi à décharger les péniches sur la Seine. On était pas trop difficile quand on pouvait avoir un travail parce que c'était assez....

CLIP 2

Il y avait eu des élections, Nanterre était une ville qui était dirigée par une municipalité réactionnaire et il y a eu les élections en 1935 pour qu'il y ait une municipalité communiste qui a remplacée cette municipalité. Et donc, lors des élections, il y avait toujours des réunions dans les quartiers, en particulier cela se faisait dans les écoles, cela s'appelait le compte rendu de mandat. Mon père m'emmenait souvent aux réunions. J'ai pu participer, enfin assister à des réunions où pour les élections législatives ou comment **Valdec Rocher** a été élu député contre Le comte de **Fails**. Et ma première, mon père m'a emmené à une première manifestation qui était le « *Mur des Fédérés* » qui rappelait la Commune de Paris et j'étais encore à l'école à l'époque puisque j'ai trouvé dans cette manifestation mon professeur, mon instituteur qui était un jeune socialiste.

Donc j'ai adhéré au Jeunesse Communiste, j'ai adhéré au Jeunesse Communiste et j'étais responsable aux Jeunesse Communiste de la diffusion du journal l'Avant-Garde, jusqu'à la guerre donc, jusqu'à temps que l'association, comme le partie communiste soient interdits. Lorsque le partie communiste a été interdit ça a été après le Traité de non-agression entre Staline et Hitler, le pacte de non-agression. Et disons que ça a été très mal ressentie y compris par la propagande du Gouvernement, du point de vue de la population, et disons que, j'allais, moi, distribuer les tracts à la porte de l'usine et se faire insulter par les ouvriers.

C'était en 39, cela s'appelait le pacte germano-soviétique.

CLIP 3

Donc il y a eu la déclaration de guerre le 3 septembre 1939, mon père a été mobilisé puisqu'on était devenu de nationalité française, mon père a été mobilisé mais il a été dans l'est, le pays, je ne m'en rappelle pas! Mais ils avaient même pas d'armes, ils étaient vraiment... c'était... Et puis malheureusement, j'ai perdu ma mère et à ce moment-là, mon père est revenu, comme soutien de famille, sinon le temps qu'il revienne c'était ma tante. J'avais mon oncle et ma tante qui habitaient à côté de chez nous et qui donc nous avaient pris en charge moi et mon frère. Et donc, à ce moment-là, dès 1940, quand il y a eu le danger de l'occupation allemande, ma tante a souhaité, voulait qu'on aille vers le sud de la France. On a donc connu ce qu'était, ce qu'on a appelé...sur les routes...comment? Oui! La débâcle. Nous sommes partis à pieds, avec des vélos mais à pieds. On est partie de Nanterre, on est arrivé jusqu'au Mans quand les allemands nous ont attrapés. Alors après on est revenu parce qu'une fois que les allemands nous ont dépassés, on est revenu à Nanterre, on est revenu à Nanterre mais bon Nanterre était presque vide à ce moment-là. On est revenu au moi de Juillet puisque Nanterre a été occupée au moi de Juin, 14 Juin 1940, et on est revenu à Nanterre mais c'était vide, très peu d'usines qui fonctionnaient et là j'ai donc repris contact avec mes camarades des jeunesses communistes et on a commencé, parce que cette guerre et la débâcle en particulier a été...comment on pourrait dire? Les gens n'y ont rien compris, ça a été comme une chape de plomb qui leur est tombé sur la tête, comment dans un pays de liberté on s'est retrouvé en moins d'un moi, faut dire les choses comme elles sont, puisque les nazis ont envahi la France en le 10 mai, ont passé la frontière le 10 mai 1940 et le 10 juin 40, ils étaient à Paris, en un moi de temps. Tout le monde a essayé de s'en aller avec la peur et il y avait un tel état d'esprit que chacun était perdu en fait dans cette vie. On ne comprenait plus pourquoi d'un pays de liberté, d'un pays où on avait tout ce qu'on voulait, qui se suffisait à lui même d'ailleurs du point de vue de son agriculture, du point de vue de son industrie, et puis d'un seul coup plus rien; tickets de rationnement, on a eu faim, on a eu froid et donc le besoin c'est sentie pour nous de dire qu'est-ce qu'on va faire d'abord pour expliquer aux gens pourquoi cette situation. Ce groupe de jeunes, qu'on a pu rassembler de ceux qui étaient restés sur Nanterre ou qui étaient revenus à Nanterre, on a commencé à faire des étiquettes sur une petite imprimerie d'enfants à faire des étiquettes collantes qu'on allait coller sur les murs qui disaient: « dehors les envahisseurs...etc. » qui étaient contres les envahisseurs. Puis ensuite, nous avons eu une machine à alcool, quand nous avons pu avoir une machine à alcool, on a commencé à faire des tracts, et puis la Résistance a commencé à s'organiser, on a été en contact avec d'autres camarades à des niveaux plus élevés et on a commencé à s'organiser dans ce qui s'est appelé l'Union des Jeunesses Patriotiques. On a commencé à s'organiser comme ça, on n'avait pas d'armes à ce moment-là, quand on a eu, on a eu très peu parce que dans la région parisienne on a pas pu bénéficier des parachutages des alliés et dans la région parisienne contrairement à dans la province, il y avait déjà... les allemands avaient exigé que tous ceux qui avaient des armes, dès qu'ils sont arrivés avec la police française ont exigé qu'on aille, tous les gens aillent rendre leurs armes, même les fusils de chasse au commissariat, donc on n'avait pas d'armes. Donc pour nous s'est posé surtout le problème d'expliquer ce qui c'était passé, d'expliquer pourquoi on se retrouvait dans cette situation, et alors donc s'est posée la question de faire des tracts. Alors ça peut aujourd'hui paraître, peut-être, pas très important puisque des tracts on en a plein nos boîtes à lettre aujourd'hui mais je voudrais simplement dire que sur Nanterre, il y avait plusieurs groupes de résistance. Ils se sont constitués petit à petit mais en même temps que nous, il y avait le groupe de...nous on était les jeunes de la jeunesse communiste mais on était séparé, déjà pour des mesures de sécurité d'avec les adultes qui étaient membres du Parti Communiste et eux on était pris dans la distribution de tracts, ils ont été condamnés, arrêtés puis condamnés. Il y a eu deux femmes qui étaient donc, réceptionnaient les tracts pour les distribuer, une est morte en déportation, elles ont été déportées toutes les deux, pour dire que distribuer un bulletin, un journal, c'était quelque chose de très dangereux, on y risquait la mort puisque sur les deux femmes, il y en une qui est morte en déportation quant aux hommes, aux résistants hommes, il y en a eu plus d'une quinzaine d'arrêtés parce qu'on avait pas encore en tête l'habitude d'une organisation clandestine, tout le monde se connaissait... et ils ont tous été arrêtés et la-dessus il y en a eu huit qui ont été fusillés au Mont Valérien, neuf qui ont été fusillés au Mont Valérien et huit qui sont morts en déportation à Auschwitz.

CLIP 4

Au départ nous nous connaissions tous et quand il y a eu l'arrestation, s'est posé le problème d'avoir d'autres méthodes d'organisations, et d'ailleurs ça n'a pas été spécial à Nanterre, cette situation ça a été spécial partout puisqu'on n'avait pas l'habitude de la clandestinité ni de l'organisation clandestine et les instructions que l'on a eues, les directives que l'on a eues de la part de la direction de Jeunesses Communistes d'une part et puis d'autre part du Parti ça a été de s'organiser en triangle, ce qu'on appelait en triangle, de manière que ça regroupait trois camarades seulement par groupe de trois camarades, ce qui faisait que s'il y avait des arrestations, sous la torture, parce qu'il y avait la torture, ils ne pouvaient donner les noms que de deux autres camarades et sur ces trois camarades il y en avait un qui était responsable et c'était comme ça une toile d'araignée disons d'échelons en échelons, c'étaient les groupes de trois, c'était le triangle. Alors ça c'est ce qui correspondait à la structure de l'organisation clandestine du parti communiste qui s'est traduite ensuite dans les francs tireurs et les partisans français. On était, du point de vue structure, on était par régions et par secteurs, c'était la région 7, c'était des régions numérotées, c'était la région 7 et ensuite il y avait le secteur, nous on était le secteur qui regroupait trois ou quatre communes ici autour de Nanterre. On avait donc, chez un camarade qui avait un grand garage dont le père, les parents faisaient de la récupération, et il y avait un petit pavillon dans lequel on avait installé notre matériel et puis on a eu ensuite une machine rodéo qu'on tournait à la main qui nous permettait... puis des tracts... ils nous arrivaient donc soit par des dirigeants qui nous amenaient des appels à la résistance qu'on devait recopier, refaire pour en avoir. On nous en amené un et puis il fallait donc les multiplier pour pouvoir les distribuer. Alors ensuite on allait les distribuer soit on faisait par nos adhérents la nuit, soit, encore que là c'était encore plus dangereux puisqu'il y avait le couvre feu, de 22h00 à 06h00 du matin et on en pouvait être dehors qu'avec un **Archretz????** qui était délivré par la police ou par les allemands. Donc c'était encore plus dangereux, donc quand on pense que aujourd'hui, ces tracts, cette publicité on en a plein les boîtes aux lettres, là on risquait la mort, on risquait au minimum l'arrestation, l'emprisonnement, d'abord c'était la bastonnade, la torture pour vous faire parler et puis après, beaucoup ont servi d'otages, ont été fusillés simplement comme ça. C'est le cas de nos camarades que je citais tout à l'heure, il y en a eu qui ont été fusillés au Mont Valérien suite d'actions de la résistance. Ça celui qui dit qu'il n'a pas eu peur pendant cette période c'est ou un inconscient ou un menteur, à moins qu'il ne faisait rien, mais à partir du moment où il était engagé dans la résistance, c'était pas possible, on avait toujours le danger d'être arrêté et puis avec toutes les conséquences que cela représentait parce qu'on avait un commissariat à Puteaux qui était expert dans la bastonnade des gens qu'ils arrêtaient.

Sur la vie quotidienne, on part si on prend la période de l'occupation de la France, c'est que même ceux qui...tous les français à part une minorité de profiteurs à travers le marché noir ont souffert de la faim, ont souffert quand on leur explique par exemple que eux quand ils sortent du collège, ils vont au boulanger d'en face, ils vont aller acheter un petit pain au chocolat que nous on avait le droit à un petit bout de pain comme ça par jour, qu'on avait droit à 90 grammes de viande par semaines et il fallait avoir des tickets sinon il fallait passer par le marché noir parce que les nazis ont tout pillé en France, au niveau...comment? Je l'ai dit tout à l'heure: « la France est un pays qui pouvait se suffire du point de vue de son agriculture à elle-même et du point de vue industrielle ». Ils ont enlevé les machines.

CLIP 5

Alors je suis passé dans la clandestinité parce qu'on pouvait être dans la résistance (*-attendez! Je m'excuse, moi je bouge!-*) on pouvait être dans la résistance et avoir une activité normale, civile, donc moi après j'ai travaillé en usine, à l'usine Simca qui était dirigée d'ailleurs par des Italiens. Les Simca était une société italienne, le directeur s'appelait M Picosi et donc ils fabriquaient des voitures avant la guerre, là bon avec l'occupation, on fabriquait des chaînes de tank, des axes de chaînes de tanks. Alors donc on a commencé déjà à saboter les machines, tout en travaillant, on commençait déjà à saboter les machines. Et puis, est venu à partir du début de l'année 1943, Hitler avait déjà commencé à perdre des batailles, la perte de la bataille de Stalingrad, la perte de la bataille en Afrique, en Lybie et donc il a du mobiliser toute sa population masculine puisqu'il occupait presque la totalité des pays de l'Europe. S'est posée la question de faire tourner pour lui les machines de guerre, les usines de guerre et il y a eu un contrat qui a été signé entre le Gouvernement de Pétain/Laval, le gouvernement

français de Pétain/Laval et l'administration allemande pour créer ce qui s'est appelé le STO, Service du Travail Obligatoire. Alors au début, ils ont essayé de faire ça par propagande en disant: « un ouvrier qui part travaillait en Allemagne, on libèrera 10 prisonniers de guerre. » Ben ça pas marché longtemps parce qu'il n'y a pas eu beaucoup de volontaires et puis donc après, arrivaient dans les usines des listes de noms de travailleurs et si votre nom figurait sur cette liste, il fallait partir travailler en Allemagne. Alors donc un jour, je vois mon nom et on devait passer la visite médicale à Courbevoix devant un major allemand et à partir de là, moi d'ailleurs j'ai une petite anecdote la-dessus. J'avais une hernie inguinale qui ne me faisait pas souffrir mais je suis arrivé plié en deux en disant: « mon docteur m'a dit qu'il faudrait que je me fasse opérer incessamment parce que je risque un accident très grave. » Alors le major m'a répondu: « vous savez, on a de très bon chirurgien en Allemagne et vous pouvez partir sans crainte. » Alors j'ai rien dit, et puis après j'ai repris contact avec mes responsables plus haut et il a été décidé de m'envoyer dans un maquis en Corrèze. Je devais prendre les contacts à Brives alors quand j'ai passé la ligne de démarcation, je suis arrivé à Brives, j'ai pas pu avoir les contacts puisque le maquis était en un état de siège, du fait qu'ils avaient fait dérailler un train d'allemands qui partait en Allemagne, emmener des déportés et comme j'avais déjà été contrôlé par la police plusieurs fois, j'avais des faux papiers, j'avais été contrôlé plusieurs fois et je commençais à comprendre que ça commençait à devenir dangereux que je reste là. Je suis donc revenu sur Nanterre et de là on m'a envoyé avec une entreprise travailler dans la Marne où cette entreprise construisait des radars et un jour avec plusieurs camarades, comme on faisait des plates-formes en béton, on a envoyé un wagonnet de béton dans une baraque d'allemands. Alors on a pas attendue notre paye là, on est parti immédiatement, on a tout quitté, on est reparti et je suis revenu sur Nanterre. Là je suis resté dans la clandestinité, vous savez! Une chambre dans un demi sous-sol. Mes parents, mon père ne savait pas où j'étais, il croyait que j'étais parti en Allemagne, il ne savait pas parce que les nazis et la police de Pétain, quand ils ne pouvaient pas trouver l'intéressé, ils prenaient la famille. Alors dans la clandestinité, mon activité, justement était de, on avait que quelques armes de point, quelques révolver, donc elle avait pour objectif, justement je disais tout à l'heure que les prises de parole dans les cinémas, les marchés, en distribuant des tracts...etc étaient d'organiser un groupe de protection armé pour permettre à ceux qui faisaient ce travail de distribution ou de prise de parole. Par exemple quand il nous est arrivé d'aller, parce que dans les cinémas, le seul loisir qu'il y avait autorisé, c'était le cinéma, et donc avant le film, il y avait les actualités qui étaient les actualités dirigées par les nazis, par la police française, par le gouvernement français. Donc, c'est là qu'on intervenait, on investissait la salle de projection, le bureau parce que le bureau du directeur de manière à ce qu'il ne téléphone pas à la police, il y avait un camarade, c'était généralement Louis Meunier qui prenait la parole. Notre objectif c'était d'assurer sa sécurité et quand on distribuait par exemple des tracts, il y avait un échelon, il y avait ceux qui distribuaient si la police arrivait. Il y avait un échelon qui était armé et qui assurait leur protection.

Oui! Mais après de petit à petit, c'était les gens eux-mêmes qui faisaient le barrage. Ils se groupaient, ils les empêchaient et ça nous donnait le temps de décrocher du lieu où on était.

Oui, de la population. Petit à petit, au début, il y avait une peur. Quand on allait distribuer, les gens s'éparpillaient parce qu'ils avaient peur, et puis les choses ont changé et si la police arrivait, ils se regroupaient et donc empêchaient et ça nous donnait le temps de décrocher à partir de là.

Oui! On a eu l'occasion, parce que sur Nanterre, il y avait où il y a actuellement l'université, il y avait un camp qui s'appelait le camp d'aviation de la folie qui était occupé par les allemands. Ce lieu c'était un lieu de récupération de matériel par les allemands. Par exemple des avions qui étaient abattus et tout ça de récupération. Et il y avait des prisonniers soviétiques qui étaient là. Un jour un de nos camarades va voir sa femme qui était hospitalisée à l'hôpital de Nanterre et il abordait par un jeune qui lui demande des cigarettes et qui parlait pas français, qui s'est fait comprendre qu'il était prisonnier et donc il lui dit: « reviens demain avec des vêtements » et on l'a fait évadé comme ça.

Les risques on les prenait tous les jours et c'est la photo que je vous ai montrée ou on est ensemble, là il y a Louis Meunier, là je ne sais plus qui, là ce jeune... Notre grand regret c'est qu'on a jamais, après donc il a rejoint un maquis, mais notre grand regret est qu'on a jamais su ce qu'il était devenu après.

On ne savait pas à l'époque, on ne savait pas, on ne savait pas! C'est venu tout naturellement, on a dit: « bon, on a la possibilité de le sortir de là, on va le sortir de là. »

CLIP 6

On était très lié, très lié, y compris avec la famille, j'étais très lié avec la famille, on se connaissait d'avant la guerre, des jeunesses communistes, mais il faut dire que dans notre groupe il n'y avait pas que des jeunes communistes, il y avait des jeunes catholiques, d'autres qui n'étaient rien du tout, un groupe qui nous avait rejoint. Donc, on était très lié et ça m'a beaucoup, beaucoup, sa mort m'a beaucoup touché, énormément touché parce que comme on dit: « ceux qui s'en sont sortis ils ont beaucoup de chance. » parce que le jour où il a été arrêté avec son père par les nazis, on venait de ce quitter un quart d'heure avant. Déjà la municipalité collaboratrice avait été arrêtée, le maire et tout ça avaient été arrêtés, emprisonnés par la Résistance et on devait organiser le lendemain, à la mairie, la prise de la mairie et la mise en place du Comité de Libération. Donc on avait eu une réunion entre Louis Meunier, moi et son père pour mettre tout un réseau de surveillance parce que les allemands... ça, ça se passait le 20 août 1944, donc les allemands étaient présents dans Nanterre. Et puis on s'est quitté, moi j'étais chargé justement avec deux autres camarades armés d'aller au Pont de Neuilly chercher l'ancien Maire de Nanterre qui était dans la Résistance qui était un des dirigeants de la résistance des cheminots, qui était maire de Nanterre pour assurer sa sécurité en venant jusqu'à la mairie au moment de la réunion du Conseil de Libération. Donc on s'est quitté là, moi étant chargé d'aller prévenir deux autres copains, eux ils ont rencontré un de nos camarades qui avait été arrêté le 14 juillet et qui avait été libéré. Les gardiens de la prison avaient commencé à ouvrir les portes de la prison où il était et avaient laissé sortir tous les résistants qui avaient été arrêtés. Ils ont perdu du temps, et à ce moment-là, les allemands qui étaient au camp de la folie qui ont fait sauter les installations avant de partir, il faut dire qu'entre temps les pompiers, ça se passait à proximité de la caserne des pompiers, les pompiers avaient hissé des drapeaux tricolores et des drapeaux des alliés sur le toit de la caserne. Les deniers allemands qui ont quitté le camp de la folie sont passés par là et ils les ont donc arrêtés. Ils les ont ramenés là et l'officier a commandé, alors moi j'avais donné un revolver à Louis Meunier, parce que je lui avais dit: « tu ne peux plus... », il n'aimait pas les armes lui, « tu ne peux plus te déplacer sans pouvoir te défendre, sans pouvoir réagir. » Donc il a été fouillé, on lui a trouvé ce revolver, son père en avait un aussi mais lui il s'est débattu, ils lui ont pas trouvé tout de suite, ils l'ont pas trouvé, il a pu s'en débarrasser. Ils ont trouvé sur Louis Meunier son revolver et son brassard de FFI, les Forces Françaises de l'intérieur. Alors je me suis toujours posé la question mais jamais les parents m'ont fait le moindre reproche, est-ce que si je ne lui avais pas donné ce revolver, les choses ne se seraient pas passées autrement? Je ne sais pas. Mais bon je crois que oui, mais bon ça m'a toujours posé un problème.

Beaucoup! Parce que j'aurai pu être là, si j'avais pas été chargé de mission pour aller chercher deux autres camarades pour aller prendre le maire de Nanterre, j'aurai été avec eux. Ça montre à quoi la vie elle tient parfois, un petit peu de chance.

CLIP 7

Alors après, il y a eu la libération de Nanterre le lendemain. Mais il n'y avait plus dans Nanterre de , parce que ne se sentant pas en sécurité, tous les allemands qui étaient dans Nanterre, les officiers qui étaient dans des pavillons et tout ça sont montés au fort de Montvalérien et donc il y a eu l'installation du Comité de Libération. Nanterre a été libérée dès le 21 août 1944. alors pendant ce temps-là, il y avait toujours le Montvalérien qui était occupé par les nazis.

Le Montvalérien c'est une forteresse, c'est le fort du Montvalérien qui date d'avant la commune de Paris et c'est là le lieu où à chaque actions de la résistance étaient fusillés les résistants ou les otages, à chaque actions que menait la résistance contre les troupes allemandes. Il y avait le général du grand Paris **Stubengel** qui avait décrété que pour un allemand qui été abattu, il fallait tuer 100 résistants. On a retrouvé les identités de 1015 aujourd'hui qui ont été fusillés au Montvalérien de 1941 à 1944, c'était un lieu d'exécution.

Oui! On était monté, eux, ils ne pouvaient plus bouger parce qu'il y avait des barricades tout autour. Toutes les rues qui amenaient au Montvalérien, il y avait des barricades avec les résistants de la région Ouest. Il y avait des allemands qui étaient au barrage de la compagnie des eaux à Paris parce qu'ils avaient l'intention de le faire sauter les bassins d'eau et ils ont été arrêtés et il y a eu donc un échange de prisonniers qui a été fait entre ces prisonniers qu'on avait arrêtés et puis ceux qui au dernier moment les allemands avaient arrêtés mais qu'ils n'avaient plus osé fusiller. C'est comme ça

qu'on appris ce qui c'était passer exactement pour Louis Meunier. Donc ils refusaient de se rendre à la résistance et comme il y avait la division Leclerc, il y avait une brigade du colonel, la brigade du colonel Rémi, de chars qui était cantonnée au bois de Boulogne, donc notre commandant a été voir le colonel, ils sont montés à ce moment-là, parce qu'il y avait eu un échange entre notre chef et un allemand, il disait qu'ils ne se rendraient uniquement à l'armée régulière et donc c'est le colonel Rémi qui est monté avec un char et là, les allemands se sont rendus.

Alors la libération je ne l'ai pas vécu longtemps parce que jusqu'à ce que les choses se règlent définitivement, j'assurai la sécurité de Raymond Barbet qui était quand même un des responsables de toute la résistance des cheminots et qui avait organisé en particulier la grève insurrectionnelle du 10 aout 1944 des cheminots qui a lancé l'insurrection nationale. Donc j'ai été chargé, tant que les choses n'avaient pas été réglées, qui avaient encore des collaborateurs ou des dangers qui pouvaient se produire, j'assurai la sécurité de Raymond Barbet. Je suis monté moi, mais les gars étaient déjà montés au for, j'y suis monté seulement vers le 28 ou 29 aout et là on était organisé militairement, moi j'avais une section en tant que lieutenant, j'avais eu un grade dans la résistance de lieutenant et donc on m'a donné une section. On a constitué une section d'une cinquantaine de résistants qui a porté le nom de Louis Meunier. La section Louis Meunier à la mémoire de Louis Meunier.

A la libération? Bien! Ça a été une très grande joie, la fête. Même ceux qui n'avaient rien fait ou qui même des fois avaient profité de la situation se trouvaient être bientôt des résistants; c'était la grande joie, d'être libéré et puis d'avoir, quand même libérer la France, encore que ce n'était pas terminé. Après la région parisienne, il restait encore l'Alsace et la Lorraine qui étaient occupée par les allemands, il restait la poche de La Rochelle avec la base de sous-marins qui était à La Rochelle mais c'était vraiment une libération.

Ah oui! La satisfaction de dire qu'on a gagné quand même, et puis la volonté d'aller jusqu'au bout parce que tous les camarades qui étaient dans notre groupe, ne nous ont pas suivi dans l'armée. Il y en a pour des raisons personnelles, des raisons de famille, ils ne se sont pas engagés. Nous nous sommes engagés pour la durée de la guerre.

ah ben parce que je voulais venger Louis. À son enterrement, on a fait le serment de la venger. D'aller jusqu'au bout de notre action contre les nazis.

CLIP 8

Je n'ai pas commencé tout de suite à témoigner parce que tout en étant membre de l'association des anciens combattants, j'ai eu d'autres responsabilités politiques. J'ai eu des responsabilités politiques parce qu'il manquait beaucoup de monde et j'ai eu des responsabilités politiques au niveau du parti, communiste français. Donc j'avais adhéré pendant, je crois que c'est en 43 que j'ai adhéré au PC clandestin, donc j'ai eu des responsabilités au niveau local, secrétaire de section et tout en participant aux assemblées générales des anciens résistants, l'association des résistants je n'y avais pas d'activité. Puis plus tard, bien plus tard, bien longtemps plus tard, lorsque d'ailleurs la présidente de cette association de résistants est décédée, les copains qui étaient là on dit: « mais toi! c'est toi qui a fait la résistance, tu as commandé la libération de Nanterre avec Louis Meunier... » donc on m'a parachuté à la présidence de l'association. Les problèmes sont que les paroles de **Bertol Brech** disant que le ventre de la bête immonde est encore fécond nous a fait comprendre que on ne s'était pas libéré totalement du fascisme et que donc, il y avait nécessité d'informer, d'agir... Dans les manuels d'histoire, il y avait peu de choses dans les manuels d'histoire des jeunes, en particulier au collège, au lycée, il y avait peu de choses. C'était l'appel du général De Gaulle, la shoah, c'était important mais pas suffisant pour expliquer la 2ème Guerre Mondiale, pour expliquer la complexité de la guerre et pour expliquer ce qui c'était passer en France aux jeunes, aux étudiants. C'est posé le problème, on a été sollicité par des professeurs d'histoire pour, en tant que témoin, venir raconter ce que vous me faites raconter aujourd'hui d'ailleurs et de venir témoigner comme ça. Puis on a pensé qu'il fallait aller plus loin dans ce travail et on a commencé à organiser des voyages scolaires sur les lieux de mémoire, là où il y a eu les crimes nazis, en particulier un voyage scolaire à Oradour sur Glanes, on a fait des voyages scolaires au seul camp nazi qui avait en Alsace au **Strutof** et puis cette année, on a emmené trois classes de trois collèges, une classe de chaque collèges à Auschwitz Birkinau.

Le message que nous valons passer aux jeunes c'est démontrer l'atrocité que représente le racisme, que représente l'absence de toutes libertés, que représente la xénophobie, l'exclusion, et dans les débats quand on nous pose des questions, on répond, dans ces débats on a des camarades que vous allez voir, Lucien Ducastel qui a été déporté à Auschwitz Birkinau, et puis c'est à la mémoire de nos camarades qui sont morts là-bas, à Auschwitz.

Oui! Et on pense que c'est nécessaire aujourd'hui encore plus qu'avant, à l'époque où nous sommes aujourd'hui, parce qu'on constate en Europe il y a une montée du communautarisme et des poussées fascistes qui se développent de plus en plus. Faut-il rappeler qu'Hitler est venu au pouvoir très légalement et qu'aujourd'hui, on a dans un certain nombre de pays d'Europe, de nations d'Europe qui ont des gouvernements d'extrême droite. Alors ça paraît prétentieux de notre part mais nous, on considère que nous n'avons pas terminé notre travail et qu'il faut l'expliquer aux jeunes, leur montrer l'avenir, il faut leur montrer la nécessité d'être fraternel entre eux...

Où? je ne vais pas répondre. Je ne réponds pas quand on me demande combien j'ai tué d'allemands, je ne réponds pas.

Parce que je considère que ce n'est pas intéressant, parce que je leur explique: « dans la guerre, il y a deux choses, mais il y a eu une chose essentielle, si c'est pas moi qui tire le premier, c'est lui qui va tirer », et alors il ne m'a rien fait et moi je ne lui ai rien fait, je ne le connais pas, il a une famille, moi j'en ai une et pourquoi on se tue? Le pourquoi, c'est là qu'il faut réfléchir, pourquoi? Parce que ceux qui décident la guerre c'est ceux qui ne la font pas.

CLIP 9

oui, on a été habitué à ça, on en a fait le choix, c'est un choix, on aurait pu resté tranquillement, comme on dit, mettre ses chaussons, puis regarder la télévision.

On n'a pas fait ce choix.

Je ne sais pas, c'est comme ça. Parce que, je dirai, qu'on me l'a demandé. J'avais d'une part, l'éducation que mes parents m'ont donnée et ils m'ont expliqué, tout de suite d'ailleurs, dès que j'étais en âge de comprendre ce qu'était le fascisme en Italie et puis mes professeurs à l'école, surtout le dernier, que je garde un souvenir impérissable du dernier qui nous a inculqués des principes de loyauté, de citoyenneté, être un citoyen, être quelqu'un qui agit dans la vie.

www.resistance-archive.org